

Le Samedi

VOL. III. NO 9

MONTREAL, 8 AOUT 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

STRUGGLE FOR LIFE



LE PETIT PEFIDE A L'OEUVRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 8 AOUT 1891.

CHASSE-SPLEEN

La honte est la gardienne de toutes les vertus.

Heureux celui qui n'a que les défauts qu'on lui prête!

Le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien.

La femme aime mieux la glace à l'armoire qu'à la vanille.

Avant d'aller crier une chose sur les toits, il faut être sûr du fait.

"Je tâte mon terrain," disait l'homme qui était tombé sur le dos dans la cour.

L'art des maximes consiste à donner en pilule ce que tous s'administrent en tisane.

On n'atteint guère au faite des grandeurs et du mât de cocagne sans un peu de boue dans ses poches.

—Vite, ma femme, le déjeuner doit être prêt. Je n'ai pas mangé depuis hier, et demain ça va faire le troisième jour.

Si vous avez passé la trentaine, ne rappelez jamais à une dame, devant du monde, que vous avez joué ensemble à la balle ou au cerceau.

"Faites autant d'argent que possible; dépensez le moins possible." Ce sage avis était inscrit sur les notes de banque des chinois en l'an 2697 avant Jésus-Christ.

Quand un ami voudra vous emprunter un livre, offrez-lui de lui prêter de quoi l'acheter. Il vous rendra peut-être l'argent, il ne vous rendrait sûrement pas le livre.

Il n'est pas donné à tous d'avoir du sang froid. Un certain monsieur qui dépeçait un oie, fit si bien que dans un moment de résistance de la part du bipède, le dépeceur l'envoya se promener sous la table. Voyant l'inquiétude et l'anxiété des dames, il s'écria: "Ne craignez rien, mesdames, il ne bougera plus, j'ai le pied dessus."

Après tout, les hommes sont d'étranges créatures. Ils perdent une heure à chercher un bouton de chemise, pendant qu'il leur aura été si facile de s'en être procuré un de relais, qu'ils auraient mis pendant que leur femme chercherait celui perdu. Les femmes, c'est tout le contraire: elle ne chercheront jamais l'épingle perdue, c'est le mari qui la trouvera lorsqu'il sera nu-pieds.



LITTÉRATURE PERNICIEUSE.

LES PROGRÈS DE LA NAVIGATION

On entretient de fortes espérances au sujet du perfectionnement de la lanterne magique. On veut s'en servir comme moyen de signalement en mer. Elle portera alors le nom de "lucigraphe." On écrira sur la vitre la phrase à transmettre, laquelle sera projetée sur un grand drapeau tendu; et au moyen de lunettes d'approche, les bateaux éloignés pourront lire.

GARE AUX ACCIDENTS

Riggs.—Ma femme a eu un drôle d'accident, l'autre jour. Le vent a enlevé le chapeau d'un individu et l'a envoyé dans l'œil d'Elodie. Ça m'a coûté cinq piastres de médecin.*Briggs.*—Oh! ce n'est rien! La mienne passait devant une vitrine de modiste, un chapeau lui est aussi tombé dans l'œil, ça m'a coûté quinze piastres.

UNE LEÇON POUR L'AVENIR

Capitaine.—Pourquoi étiez-vous si en retard à la parade d'hier, soldat Souleau?*Soldat Souleau.*—C'est le train de Québec qui était en retard, mon capitaine.*Capitaine.*—Très bien! La prochaine fois que ce train sera en retard, vous prendrez celui qui part avant.

TOUTE LA DIFFÉRENCE DU MONDE

Dentiste.—Madame, je prends une piastre pour extraire une dent.*La dame.*—Mais, monsieur, c'est bien trop cher! Les autres ne demandent que cinquante centimes.*Dentiste.*—Vous voudrez bien considérer, madame, qu'ils font tous leur besogne à la course, tandis que moi, je prends une heure à extraire une dent.

RÉSIGNÉE A SON SORT

Première poule.—Tiens! Regarde la vieille sorcière qui s'en vient nous faire sortir du jardin.*Seconde poule.*—Et elle ramasse une pierre; sauvons-nous, vite!*Première poule.*—Non, restons ici.*Seconde poule.*—Mais elle nous vise.*Première poule.*—Je sais bien; mais si nous remuons, elle peut nous attraper.

LE COMMERCE DES CHEVEUX

Il existe dans l'Ohio, un bourg dont les habitantes ont pris l'habitude de mettre leurs têtes en coupe réglée, et d'exploiter leur chevelure ni plus ni moins qu'une forêt. Elles font une tonte tous les quatre ans et vendent le produit un bon prix. De quinze à quarante-cinq ans on compte sept toisons, dont la finesse et conséquemment la valeur décroissent avec l'âge. Les dernières ont presque la raideur du crin, et les matrones qui les possèdent ont toutes les peines du monde à les contenir sous leur bonnet.

MOTS D'ENFANTS

Henriette.—Tu diras ce que tu voudras, mais les doigts ont été faits avant les fourchettes.*Justine.*—Pas les miens.*La mère.*—Eh bien! Willie, aimes-tu ton nouveau petit ami?*Willie (d'un air dégoûté).*—Mais non, maman, tu sais bien que ce n'est pas une petite fille.*Le petit frère.*—Dis donc, petite sœur, Québec, c'est-y une vieille ville?*La petite sœur, (qui en arrive).*—Pour ça, oui. Les rues sont toutes courbées tant qu'elles sont vieilles.*Grand-père.*—Comment! Encore les mêmes additions? n'étaient-elles pas bonnes?*Petite Betsie.*—Pour ça, oui; mais si tu voulais mettre quelques erreurs pour faire voir à la maîtresse que c'est moi que les ai faites.*Juliette.*—Maman, je vais m'habiller en petite laitière pour le bal de demain.*La mère.*—Non, tu es trop petite!*Juliette.*—Est-ce que je ne pourrai pas être parmi les laitières qu'ont dansé (condensées).*La mère.*—Dis-moi donc, Antoinette, d'où ça vient-il que tu uses tant tes manches de robe?*Antoinette.*—Je suppose que ça doit être parce que je lève souvent la main à la classe pour faire voir au professeur que je sais les réponses qu'il demande.*Ami de la maison.*—Allons, Johnny, tu pleures! qu'est-ce que ça veut dire?*Johnny.*—Je me suis sauvé de chez nous.*Ami.*—Bon, pourquoi n'y retournes-tu pas? Ton père va être content de te revoir. Te rappelles-tu l'histoire de l'enfant prodigue?*Johnny.*—Oui, monsieur.*Ami.*—Suis son exemple.*Johnny.*—C'est pas, pareil, je n'aime pas le veau, moi.

LE JUSTE COMPTE

Buveur, (ivre).—Comment che vous dois? (hic).*Garçon.*—Dix verres d'absinthe.*Buveur.*—C'est impossible (hic); connaît mon estomac...neuf verres... peut pas en tenir plus (hic).*Garçon.*—C'est cela. Neuf dans votre estomac et le dixième dans votre tête.

UNE POIRE POUR LA SOIF

Isabelle.—Ma seule ambition, c'est d'écrire un livre.*Pauline.*—Pourquoi n'en écris-tu pas un?*Isabelle.*—Si je l'écris je n'aurai plus d'ambition. Merci!

PREUVE CERTAINE

Le père.—Ma fille, si tu veux avoir un bon mari, prends monsieur Bouceur; tu peux être certaine qu'il t'aime.*Emma.*—Etes-vous sûr, papa?*Le père.*—Oui, bien sûr. Ça fait six mois que je lui emprunte de l'argent, et il vient toujours te voir.

TROP FORT POUR LUI

Etranger.—Monsieur, je suis étranger ici, pourriez-vous me mettre sur le chemin du Queen's Hall?*Montréalais.*—Avec plaisir, monsieur. Faites ce pâté de maison, ensuite tournez à droite. Traversez le jardin, montez la grande rue, passez trois buvettes, et...*Etranger.*—Passer trois buvettes! Hum! Est-ce qu'il n'y a pas d'autre chemin? Je suis pressé.

PERSPICACITÉ

Un nègre du nom de Tom disparaît dernièrement et peu après on trouve sur la voie ferrée le cadavre d'un autre nègre. Croyant que c'est Tom, on fait tous les préparatifs des funérailles, lorsque Tom arrive, au moment où le convoi se met en marche pour le cimetière. Un ami lui demande l'impression que lui avait causé la vue de tous ses amis qui le pleuraient.

— Oh ! dit-il, du moment que j'ai vu le cadavre de l'autre nègre, je me suis bien aperçu que ce n'était pas moi.

QUAND ON EST VIF

Le mari.—Es-tu prête, ma femme ?
La femme.—Oui, je n'ai plus que mon chapeau à mettre.
Le mari.—Alors, j'ai le temps de me faire la barbe.

PRÉCAUTIONS ORATOIRES

Etranger.—Garçon, emportez-moi donc du pudding au riz.
Garçon.—Je ne le recommandrais pas à monsieur.
Etranger.—Qu'est-ce qu'il a ?
Garçon.—Il n'y en a plus monsieur.

UNE QUI PEUT APPRÉCIER

L'artiste.—Et comment trouvez-vous tous ces tableaux et ces photographies ?

Elle.—Magnifiques ; mais n'est-ce pas que cela ferait une belle salle de danse, en mettant les musiciens dans la galerie et en sortant les tableaux !

PAS DE CETTE SORTE-LÀ

Pauvre spirite.—Y a-t-il quelqu'un qui aimerait à être mis en communication avec les esprits !

Voyageur.—Oui ! Veuillez donc me mettre en communication avec ma bouteille de cognac que quelqu'un m'a enlevée la nuit dernière.



ENTRE DEUX FEUX.

LE MEURTRE EN ITALIE

Au chapitre des meurtres, c'est l'Italie qui tient la palme. En 1886, la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse réunies, formant en tout une population de cent trente millions d'âmes, n'ont eu que 2,243 meurtres, pendant que l'Italie seule, avec ses vingt-sept millions d'habitants, avait 2,574 meurtres.

TROP DE PROPRETÉ

Haute-gomme.—Votre lait a le goût de la craie.
Laitier.—Ça se pourrait bien ! Je nettoie tous les jours les dents des vaches avec de la craie.

L'ÉCONOMIE DANS LE MÉNAGE

Lui.—Ma chère, ne crois-tu pas que c'est extravagant de mettre du beurre sur un jambon si délicieux ?

Elle.—Non, chéri, c'est de l'économie. Le même morceau de pain sert aux deux.

UN BON CŒUR

Maîtresse de maison.—Vous avez été gentil d'avoir dansé deux fois avec mademoiselle Rose. C'est bon de faire attention aux jeunes filles qui ne sont pas intéressantes.

M. Paster.—Oui, voyez-vous, mademoiselle Rose est ma fiancée.

C'EST LE PROGRÈS

Critique.—Comment, diable ! Vous représentez le Temps avec une machine à faucher, au lieu d'une faux !

Artiste.—Nous suivons le progrès, monsieur.

TROP D'ENTHOUSIASME

Vieux garçon.—Tonnerre, quel beau petit garçon vous avez là !

Le père.—Je ne crois pas.

Vieux garçon.—Par exemple ! Un père qui ne trouve pas son petit garçon charmant ! Et pourquoi donc ?

Le père.—Parce que c'est une petite fille.

UNE EXPRESSION MALHEUREUSE



Alfred le dind. — Me feriez-vous le plaisir de prendre une parole avec moi ?

Henriette. — Je ne sais pas ; je crois que le dîner est sonné.

Alfred. — Vraiment ?... J'ignorais... Puis qu'il faut soigner la bête, vous allez me permettre de vous conduire à table.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

On parle duel et l'on raconte certaines défaillances de plusieurs de nos contemporains, qui ne passent pas pour des foudres de guerre.

— Moi dit Gontran, j'ai connu plus fort que ça de lâcheté. C'est un homme auquel je demandais tous les jours une réparation et qui ne me l'accordait jamais.

— Il s'appelait ?

— Je l'ai oublié, mais je me souviens que c'était mon propriétaire.

L'esprit des enfants.

— Dis, mon cher bébé, quand maman t'a donné un bonbon, que dit-on à sa bonne mère ?

Le bébé, avec conviction. — On dit : "Encore."

Un petit Savoyard contemple, rue Nationale, une vitrine de marchand de comestibles, où se promènent une douzaine de tortues.

Après de longues hésitations, il entre dans le magasin.

— Combien la bête ? demande-t-il d'une voix émue.

— Deux francs, répond un employé.

— Avec la boîte ?...

Sur le boulevard :

— Tiens ! je te croyais marié.

— Non, la chose n'a pas eu de suite.

— Ah ! qui est-ce qui a rompu, elle ou toi ?

— C'est son père.

— Comment cela ?

— Il s'est ruiné.

Kelfumiste à Boireau :

— Sais-tu la ville où il y a le plus de poissons ?

— Ma foi non.

— Eh bien ! c'est la ville de Jérusalem.

— Ah ! Pourquoi donc ?

— Parce que toutes les murailles sont détruites.

Une vieille de quatre-vingts ans battait sa fille, qui en avait soixante. Celle-ci se mit à pleurer ; sa mère s'arrêta :

— Pourquoi pleurez-vous ? Je vous ai traitée souvent plus sévèrement sans que vous ayez versé des larmes ?

— C'est, ma mère, répondit-elle, que je m'aperçois à la faiblesse de vos coups combien vos forces diminuent.

Une dame, a qui une toute jeune fille se présente comme bonne d'enfant, lui objecte sa petite taille.

— Oh ! ça ne fait rien, Madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

Projets de mariage.

— Je veux bien vous donner ma fille, dit le père au futur, mais à la condition que ma femme ira habiter avec vous.

— Et vous aussi ?

— Ah ! non, par exemple !

Dans un bureau de poste, à la campagne. Un paysan se présente avec une lettre non affranchie.

— C'est pour annoncer à Jean-Pierre que je vas l'y envoyer le

cochon qu'il m'a demandé.

— Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme cela, Jean Pierre ne payera pas le port.

— Ah ! il ne payera pas le porc ! Je m'en étais douté. Eh bien, j'vas pas l'y envoyer alors !

Entre peintres :

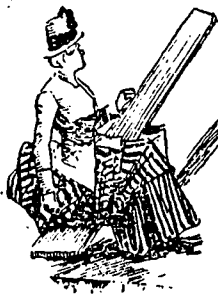
— Ecoutez, mon cher, tout le monde dit que je suis un idiot en peintres... Eh bien, je trouve vos œuvres charmantes !

Le financier X... montrait hier, à un ami intime, une magnifique maison qu'il vient de faire bâtir.

LA THEORIE ET LA PRATIQUE

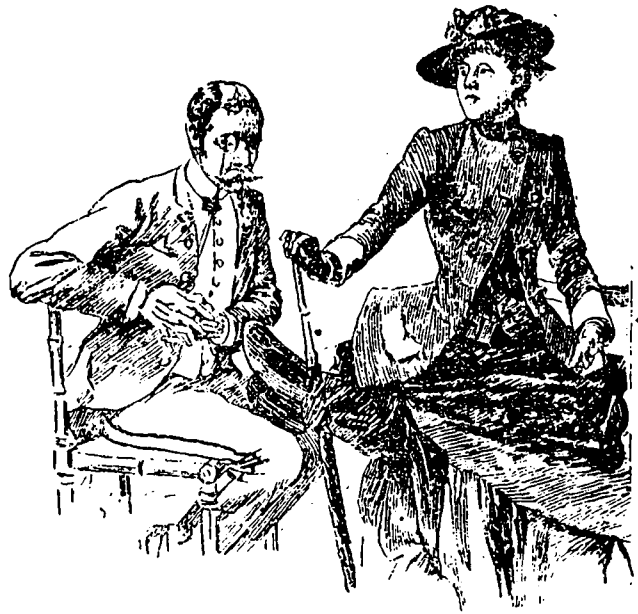


Lui. — Non, Marie, la femme ne doit pas avoir droit de vote. Compare le cerveau de la femme à celui de l'homme. Son vote n'aurait pas le poids de celui... (assieds-toi donc)... de son... ..



...mari.

QUALIFICATION ABSOLUE



Penelope (avec enthousiasme). — Je veux pour mari un homme qui sera mon maître.

Dick. — Comme ça s'adonne bien ! Je suis un homme terrible, moi. Si vous me voyiez maltraiter mon domestique. Le fait est que je suis brutal pour le pauvre diable.

— Remarquez, lui dit-il cet escalier dérobé.

— Oui, comme tout le reste de la maison, c'est charmant.

— Enfin, disait le docteur C... à un fumeur enragé, si l'on vous disait : " La pipe que vous allez fumer va vous tuer..." que feriez-vous ?

L'autre, sans hésiter :

— J'en prendrais une aussi grande que possible, et je la bourrerai comme un canon, afin de la faire durer plus longtemps.

Chez un coiffeur :

— Il me semble, garçon, que vous avez les mains bien sales !

— Je crois bien ; il y a trois quarts d'heure que je n'ai pas fait de schampouing !

QUESTION OBSCURE

M. Savant. — Au commencement, Adam était seul...

M. Sanslesou. — Alors, comment faisait-il pour faire des dettes ?

LES ONCLES NE SONT PAS AIMABLES

Jules. — ...Et votre oncle le millionnaire ?

Ernest. — Mon oncle ? peuh !...

Jules. — Il a été pourtant bien bon pour vous, que vouliez-vous qu'il fit de plus ?

Ernest. — " Qu'il mourût ! "

LE NOMBRE TREIZE EST MALCHANCEUX

Volout. — Etes-vous superstitieux ?

Directeur du Théâtre-Royal. — Assez ; j'ai appris dans mon existence dramatique, lorsqu'il n'y a que treize spectateurs dans la salle, c'est un signe de malchance.

L'ART D'ETRE DILIGENT AVEC SES PATIENTS

Un journaliste gouaillieur est en train de poser dans l'antichambre d'un médecin à la mode.

A la fin, s'impatientant de n'être pas reçu, il appelle un domestique :

— Mon ami, allez dire à votre maître que s'il ne me reçoit pas dans cinq minutes, je suis un homme guéri.

EXCELLENT ENTRAÎNEMENT



(Sur le bord de la mer.)

Elle. — Regardez, John, si c'est raisonnable de se déshabiller comme cela ! Comment a-t-elle pu s'y décider ?
John. — Elle a pratiqué tout l'hiver dans les bals et les soirées.

PITIÉ POUR LES ANIMAUX

A la société protectrice des animaux, ville de Montréal.

(Pour le SAMEDI)

J'en avais une bien bonne à dédier aux lecteurs du SAMEDI ; j'allais prendre la plume et me mettre à la besogne, lorsque, en rentrant chez moi, j'ai vu un affreux charretier maltraiter brutalement un pauvre cheval, un peu trop vieux, beaucoup trop chargé et qui n'en pouvait mais de ne pas avancer. C'était la seconde fois de la journée que j'assistais à cet écœurant spectacle d'animaux martyrisés impunément devant un public trop indifférent, ou trop occupé de ses seules affaires. Dès lors, adieu la gaieté ; je n'étais plus en train.

Ces pauvres animaux, voyez-vous, cher lecteur, ces pauvres animaux, je les ai sur le cœur.

A vrai dire, l'indifférence des assistants m'a autant indigné que la brutalité des charretiers ; car enfin, dans le public, on doit rencontrer des gens intelligents, des âmes généreuses, dont l'intervention en pareil cas serait certes efficace.

Je voudrais aujourd'hui combattre cette indifférence et convaincre le public qu'il est de son avantage, tant au point de vue de l'humanité qu'à celui de ses intérêts directs, d'empêcher, autant que possible, les manifestations en plein jour et en pleine rue de cette odieuse brutalité.

L'animal, quel qu'il soit, est éminemment perfectible, surtout par l'éducation, par la continuité des bons soins ; il sait reconnaître tout cela, son affection pour l'homme s'en augmente, aussi son intelligence et son bon vouloir à vous servir, même en le surmenant. Mais, les corrections infligées à tort et à travers le révoltent, les mauvais traitements habituels le rendent stupide, vicieux et rétif, et il transmet à sa descendance ces tristes défauts. L'appauvrissement et la décadence de la race ne tardent pas à se faire sentir ; et qui est ce qui en souffre ? L'homme, qui n'a pas su prévoir et qui, ayant agi en brute, ne trouve plus, pour le servir, que des espèces qu'il a volontairement dégradées. Qu'on y fasse attention, au Canada ! On y possède une race très vive, très intelligente, point

du-tout méchante, et c'est le devoir étroit des pouvoirs établis, d'une société protectrice des animaux, du public, de tout le monde, de parer à ce danger par une intervention de tous les jours.

A ce propos, citons un exemple : il n'y a guère plus de cinquante à soixante ans, l'âne, le baudet, la bourrique, si vous aimez mieux, était encore en France, l'éternel souffre-douleurs, le pâtiras de tous. On le chargeait outre mesure, on l'éventait à coups de trique, et on le nourrissait à la diable ; parfois, même, on ne le nourrissait pas du tout. C'était plus vite fait. A vrai dire, à première vue, le pauvre hère n'est guère séduisant ; avec ses longues oreilles, sa maigre échine, ses jambes trop courtes et trop fluettes pour son gros corps et son ventre ballonné, il prête à rire. On dirait que, dans un jour de fantaisie, la Création nous a, à dessein, charpenté cet animal disgracieux.

Mais tout d'un coup, de grands esprits, des plumes généreuses, inspirées par des cœurs haut placés : Toppfer, Toussaint, Geoffroy, Saint-Hilaire, Flourens, etc., etc., ont entrepris de le ré-

habiliter. La Société protectrice des animaux, armée de la loi Grammont, a poursuivi et fait punir les barbares et offert des primes aux maîtres soigneux et humains. Et, voyez la merveille ! On a découvert, dans ce déclassé, des qualités extraordinaires, que n'ont certes pas le cheval ni le bœuf. Il s'est démontré sociable, très reconnaissant, laborieux, sobre, et des plus intelligents. A l'heure qu'il est, l'âne est la monture favorite de nos gentils bébés et de nos chères convalescentes, et il leur témoigne une tendresse, une familiarité surprenantes : Le chien a le droit d'en être jaloux.

Ses fantaisies inexplicables, son entêtement insurmontable, sont à l'état de vieille légende, tellement la race s'est assainie et — si je puis me servir du mot civilisé.

Qui vous dit que l'effet inverse ne peut pas se produire ? Qui vous dit que les mauvais traitements n'amèneront pas votre race chevaline à l'état où était notre pauvre bourrique d'autan ?

J'ouvre une parenthèse pour une remarque qu'ont dû se faire beaucoup de gens sensés. — Comment se fait-il qu'à Montréal, où il y a tant de mouvement de voitures dans les rues, on confie la conduite d'un cheval, voire de deux, à des bambins de douze à quatorze ans ? Quel discernement et quelle attention peut-on espérer de ces bouts d'homme ? Et il est à noter que ce sont

les plus prodigieux de coups de fouet, fiers qu'ils sont de faire montre de leur force naissante. Ils se dressent sur leur siège comme un jeune coq sur ses ergots ; ils pontifient à leur façon en tapant à tour de bras. Il serait plus sage de les renvoyer là où ils devraient être... à l'école, ou de leur confier des travaux mieux appropriés à leur âge.

L'ABONNEMENT DU LUNDI



Joues qui a loué une villa à Vaudreuil donne tous les lundis soirs à la gare Bonaventure le spectacle d'une cuisinière nouvelle.

SUCCÈS FLATTEUR



Cousin Tom (d'un air enjoué).—Je vous y ai pris ! Quelle rougeur éloquent vous a monté au front quand monsieur Alfred est venu vous demander à valser !
E. Grac.—Vrai ! Ça a paru ? Que je suis fière ! Je tâchais de toutes mes forces ; mais il me semblait que je n'avais pas réussi.

Au point de vue humain, je pense que, tous, vous me donnerez raison, quand je vous affirmerai que le spectacle public de tortures infligées à des êtres sans défense est malsain pour les mœurs d'une nation. Que c'est un acte de cruauté dont il faut bien se garder de faire montre devant les enfants et les inintelligents. Car d'appliquer la brutalité aux bêtes à l'appliquer aux gens, il n'y qu'un pas.

* *

Un Gavroche—Il a du bon parfois, Gavroche voyait avec tristesse une vieille mégère fouaillant avec rage sa pauvre bourrique qui ne voulait pas avancer :

—Hé ! la vieille ! lui cria le gamin, ne tape donc pas tant que ça... Tu ne sais pas ce que tu deviendras.

Furieuse, la mégère voulut aussi fouailler Gavroche. Ah ! ouiche !... il s'était éclipsé.

* *

J'ai été témoin de la scène suivante :

A Marseille, un négociant d'épicerie et vins en gros, rappela son charretier qui partait pour faire ses livraisons en ville :

—Père François, attendez un peu ; on a oublié un hectolitre (290 lbs.) pour M. Justin, du haut de la côte Saint-Charles ; puisque vous allez par-là, on va vous le remettre.

—Mais, monsieur, mon cheval est déjà trop chargé, et la côte est dure à monter, observa le charretier.

—Baste ! fit le patron, 290 livres de plus ou de moins, ça n'y paraîtra pas.

—Ça n'y paraîtra pas pour vous, je ne dis pas, mais pour mon cheval, ça y paraîtra. La bête est vieille.

—Troum de l'air ! cria le marseillais, parfois vif comme la poudre, en voilà des histoires, tu vas prendre ce fut ou sinon...

Sinon, quoi ? répliqua très froidement le brave charretier ; vous me renverrez ? Hé bien, non, je ne le prends pas, et c'est dit.

Voilà vingt ans que je suis à la maison, monsieur ; avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi ? Non, n'est-ce pas ? Pas plus que moi de vous, du reste. Mais voilà aussi mon cheval, mon Gaspard, que je conduis depuis quinze ans : c'est mon ami. Si je le charge plus qu'il ne peut traîner, et si pour arriver, je suis obligé de l'abîmer de coups de fouet, pensez-vous qu'il restera mon ami ? et qu'il ne se dira pas : " Mon maître est devenu injuste et méchant " ? Si, il se le dira, et n'ayant plus été pour lui ce que j'étais, il ne sera plus pour moi comme auparavant, je n'en ferai plus rien qui vaille. Et maintenant, renvoyez-moi, ne me renvoyez pas, cela m'est égal ; mais, Capdebious ! zé né prendrai pas votre fut.

Le patron se mordit les lèvres, hésita un moment, puis il finit par dire :

—C'est bien, François, attendez-moi une minute.

Il rentra au magasin et en ressortit au bout d'un instant.

—Tenez, mon ami, voilà une pièce de vingt francs ; prenez un cheval de renfort et aussi le fut de M. Justin. Vous n'aurez point de monnaie à me rendre ; ce sera pour boire à ma santé.

Les leçons justes et méritées sont bien souvent données par plus petit que soi.

* *

Oui donc ; pitié pour les bêtes, et protection aux faibles !

Et vous, chères lectrices, dont la gracieuse bouche sait si bien dire les choses et nous persuader ; quand vous voyez un brutal maltraiter son cheval, son bœuf ou son baudet, mettez, par

FIVE O'CLOCK TEA



Morne le tramp.—Sais-tu que ça épuise cette vie vagabonde que nous menons.
Duracœur.—Épuise ! Ça me prend tellement tout mon temps que je n'ai pas de loisir pour la moindre chose.

LA SUPPRESSION DU TRAVAIL



Adolphe.—Hello ! Te voilà reçu de l'ordre du chien d'arrêt !
Tom.—Une invention immense, mon cher ! Je me jette à l'eau, et je le laisse nager. Ce que ça me sauve de travail !

une simple parole, votre douce intervention au service de la victime.

Vous ne sauriez l'employer pour un meilleur résultat.

GUSTAVE D'EVZIN.

UN DÉTAIL OMIS

Premier tramp.—Moi, je fais de l'argent avec tout ce que j'entreprends.

Second tramp.—Tu dois être riche alors ?

Premier tramp.—Mais je n'ai encore rien entrepris.

UN POIDS ET UNE MESURE

Pharmacien.—J'ai des scrupules de conscience monsieur.

Client.—Vous devriez bien avoir aussi des onces et des livres.

LE CRAPAUD ET LES ABEILLES

Il paraît que le crapaud est un ennemi assez redoutable des abeilles, pour lesquelles il montre un goût prononcé.

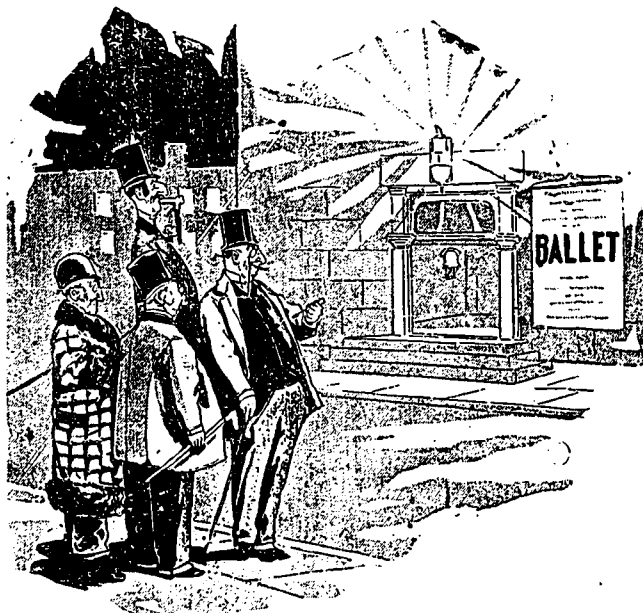
M. Guétier, de la Société impériale russe d'acclimatation, dit le *Cosmos*, a eu l'occasion d'observer un soir, au rucher de la Société, un crapaud qui, monté sur la planche conduisant à l'ouverture de la ruche, guettait les abeilles et les avalait une par une, au fur et à mesure de leur arrivée. L'animal était si absorbé dans sa chasse qu'il laissa l'observateur approcher sans discontinuer son travail de destruction ; et cela dura ainsi pendant une heure et demie.

Ayant ouvert le crapaud, M. Guétier trouva son estomac littéralement bourré d'abeilles.

Pour se rendre compte de l'étendue du préjudice causé par cet animal, M. Guétier en attrapa plusieurs au hasard dans l'herbe du rucher ; tous contenaient des abeilles.

Mis ainsi en garde, M. Guétier surprit souvent, depuis, des crapauds occupés à attendre les abeilles à l'entrée des ruches. Il est donc évident que, non content de manger les abeilles attardées qui n'ont pu monter à la ruche, le crapaud se livre à une chasse systématique.

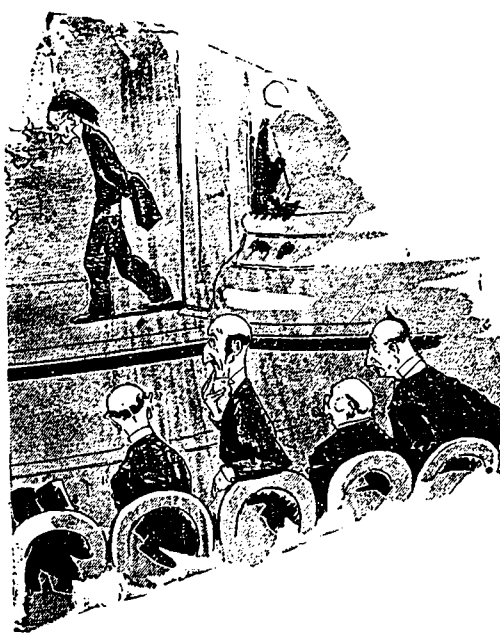
UNE PARTIE MANQUEE



I Décidés à donner suite à un copieux dîner, le banquier Larbin et ses amis cèdent à l'attraction d'une affiche de ballet.

II Sièges réservés : deux dollars.

III Auditoire des plus respectables, mais peu séduisant. Manquant de séduction.



IV Hélas ! Il ne s'agit pas d'un ballet ; mais d'une lecture contre le ballet....

V dépourvue tout à fait d'intérêt pour ces messieurs.

VI qui ont, trop tard, l'idée d'aller écrire sur l'affiche.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Un jeune homme de Singe aux F... Delaive I... a été trouvé, ces jours derniers, mort dans un fossé en arrière de chez lui ; l'on a d'abord cru à un suicide, mais en faisant l'autopsie, les médecins n'ont trouvé dans son estomac que des cornichons ; de la galette ; de la dinde froide ; des huitres frites ; de la limonade ; du pain de Savoie ; du roastbeef ; de la bière ; du jambon ; de l'eau Saint-Léon ; du pâté au mouton ; des sandwich ; des oignons sautés ; de la crème à la glace ; du homard ; du thé ; du saucisson ; du champagne ; du whiskey ; du poulet ; du punch au lait ; du vin d'Oporto ; du fromage ; des sardines ; un steak aux oignons ; du sherry ; deux douzaines de bananes ; et un John Collins.

Après quatre heures et demie de délibérations, le jury a enfin rendu le verdict suivant : " Mort par une visite d'amis."

**

D'Geauffe Ontenne, que la mort de son père a laissé, à vingt ans, possesseur d'une fortune de plusieurs millions, les fait sauter fort galamment.

Encore assez naïf, sans expérience, le cœur ouvert comme la main, on comprend qu'il est exploité par des industriels de toutes espèces. C'est une avalanche de sollicitations et de demandes de secours, sous tous les prétextes, et même sans aucun prétexte.

Dernièrement, un jeune homme bien connu se présente à lui, et d'un ton piteux :

— Je me trouve en ce moment très malchanceux, fait-il, et j'ai pensé qu'à titre de confrère...

— C'est trop fort, interrompt le millionnaire ; comment pouvons-nous être confrères, puisque je ne fais rien ?

— Justement, répliqua le quémandeur sans se démonter, et moi non plus.

**

Un bourgeois de Québec, qui est à sa maison de campagne à l'Isle d'Orléans, se promenait l'autre jour dans son jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier, qui ne l'attendait pas si tôt, s'était endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver tout en colère :

— Comment ! coquin, s'écrie-t-il, tu dors au lieu de travailler ? tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire.

— C'est bien pour cette raison, lui répondit le jardinier en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre.

Appelé au chevet d'un oncle à héritage, un jeune homme causait avec le notaire, quelques instants avant la mort de son parent, des dispositions à prendre pour exécuter les intentions du moribond.

— Ah ! disait le jeune homme, je tiens à tout ce que feu mon oncle a désiré...

— Doucement, doucement, héritier présomptueux, lui dit le vieil homme de loi, votre oncle est peut-être fumé, mais il n'est pas encore feu.

On dit que pour bien choisir sa société, il faut avoir le goût formé. Et pour se former le goût, il faut bien choisir sa société.

On demande aux lecteurs du SAMEDI par lequel des deux procédés il faut commencer ?

Dire d'une personne qu'elle a un cœur d'or, ce n'est pas dire qu'elle a un cœur tendre, parce que l'or est un métal assez dur.

AGUE ERAITE.

Lévis, juillet 1891.

L'HISTOIRE D'UN



1 C'EST PRET, MONSIEUR

2 'WHOA! WHOADONG!

3 'PASSE DONG, IMBÉGALE

4 M'ARCHE, M'ARCHE!

5 TU PASSERAS OÙ TU DIRAS POURQUOI

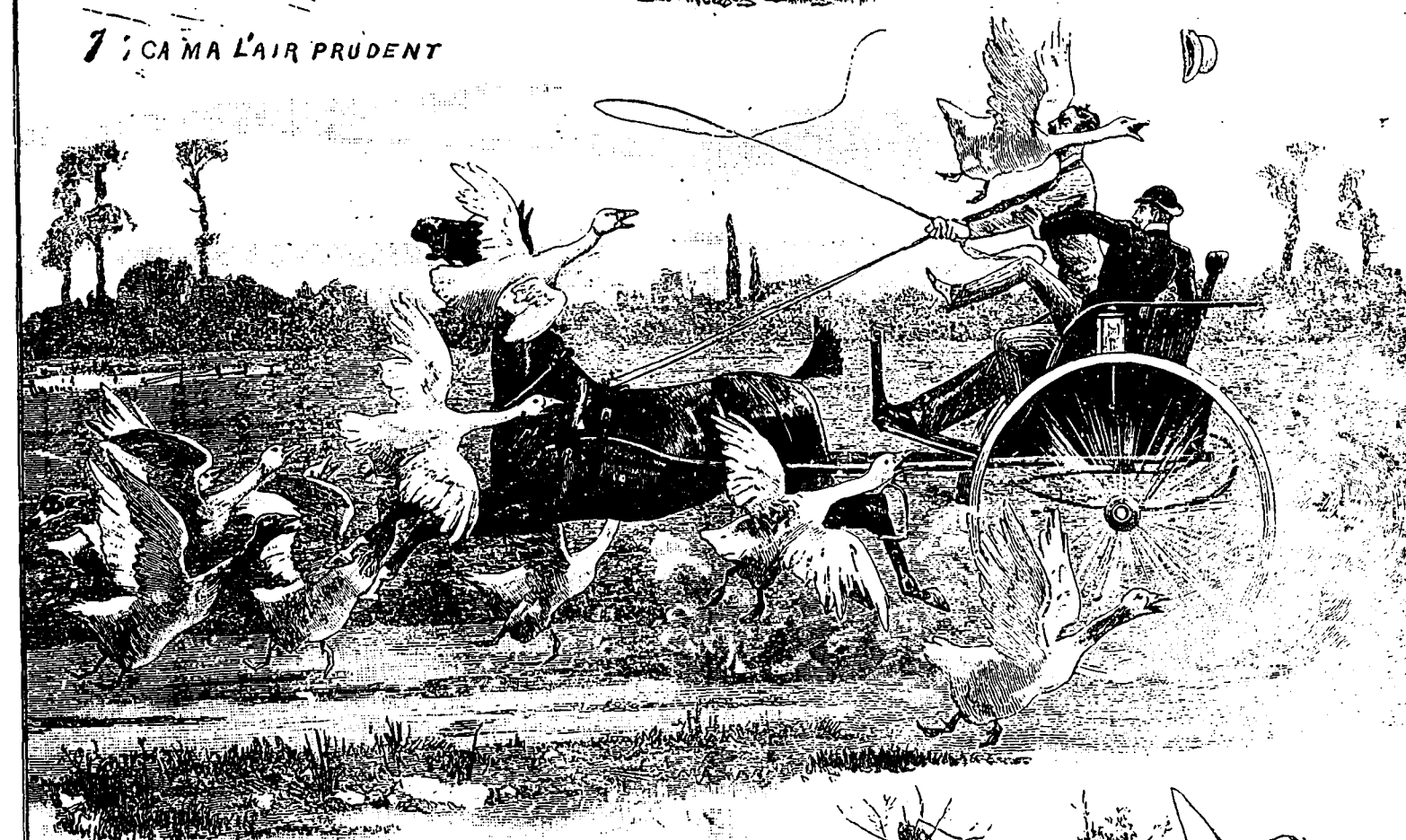
6 TIENS BEN!

FOUR DE VOITURE

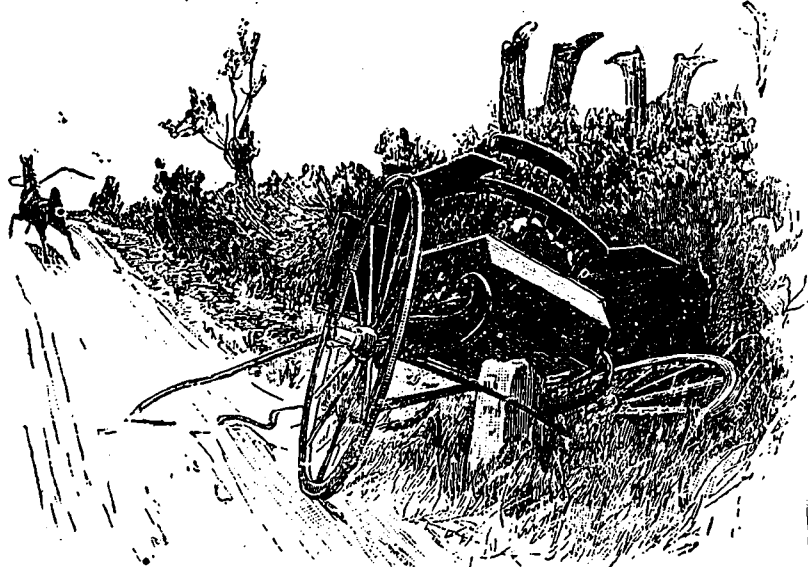


7 CA MA L'AIR PRUDENT

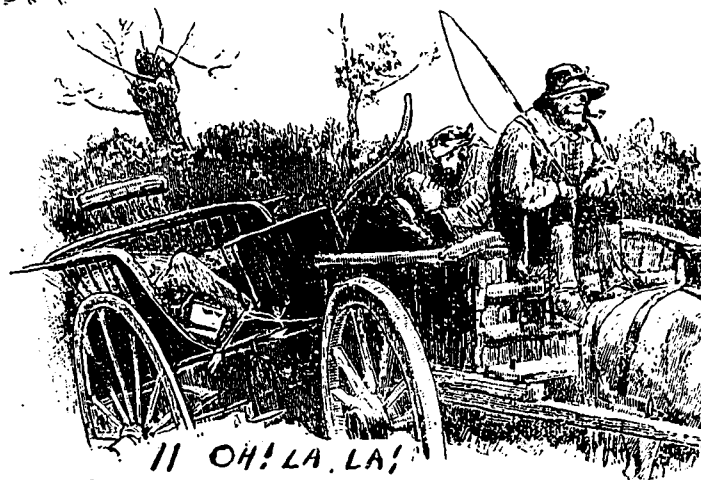
8 DOUCEMENT MA BELLE



9 ALLONS-Y-DANS LETAS!



10 QU'EST CE QUE JE T'AVAIS DIT?



11 OH! LA, LA!



12 TU M'Y REPRENDRAS AVEC TES CHEVAUX DE SANG

DEUX ANGES

Ils habitaient la même maison. Depuis longtemps, ils s'étaient voués l'un à l'autre. Leur amitié remontait à la première palpitation de leur cœur.

Noé, de taille moyenne, était un beau garçon, brun, au teint mat, avec de grands yeux perçants. Julie était une gracieuse fillette, aux traits délicats et bien faits, au cœur bon et généreux. Ils étaient nés l'un pour l'autre.

Lorsqu'ils allaient aux champs, quand le soleil de juillet dardait ses brûlants rayons sur leurs jeunes têtes, ils se prenaient la main dans la main, et allaient se reposer à l'ombre des grands bois.

Ils étaient heureux les chers petits, heureux dans leur innocence, heureux dans leur candeur, car jamais de leur bouche n'étaient sorties paroles profanes, jamais dans leur cœur adolescent n'avait germé la moindre idée blâmable.

Seuls dans l'immensité de la forêt, abandonnés l'un à l'autre, ils écoutaient le gazouillement des oiseaux, le murmure des vents, le bruissement du feuillage et, bercée par ces accords de la nature, la petite Julie sentait son cœur palpiter d'aise, de joie et de bonheur en abandonnant sa belle tête blonde sur l'épaule du jeune homme. A ce contact, Noé frissonnait et ses grands yeux doux se contentaient d'admirer ce front candide, bâti d'innocence et de pureté, tandis que ses lèvres frémissantes effleuraient parfois les joues adorablement fraîches de la jeune fille. Alors c'étaient de joyeux éclats, des baisers, des caresses sans fin.

Un jour cependant, Noé pressa plus fortement que d'habitude la jeune paysanne sur son cœur. A cette étreinte, Julie répondit par un cri d'effroi.

Les deux enfants se séparèrent en rougissant.

Noé et Julie n'allaient plus seuls dans la forêt. Les baisers devinrent plus rares ; les enlacements furent supprimés. En se voyant, ils se troublaient et baissaient la tête. Ils étaient véritablement amoureux.

Un matin, la

QUELQUES JOUISSANCES INCONNUES DE LA PÊCHE



Il avait bien recommandé à madame Côtelle, sa femme, de le réveiller à 5 heures du matin.

Et madame Côtelle fut glorieusement récompensée d'une nuit blanche par la contemplation de son digne époux qui partit à 5 heures du matin, beau comme Atlas portant la terre.

Une heure de chars ; deux heures de voitures ; une simple demi-heure de marche, trois heures de pêche savante mais infructueuse nous amènent à midi juste, l'heure sacramentelle du lunch et de la sieste.



Inutile de dire que notre ami n'avait pas été averti de l'existence d'un nid de guêpes dans le tronc d'arbre qu'il s'était choisi.



Mais avec la vivacité d'esprit qui le caractérise, il constata si promptement la chose...

Qu'une fois remonté dans le train, il prit le ferme propos de ne plus jamais retourner à la pêche.

jeune fille se sentit souffrante, elle se leva tard et resta toute la journée assise devant la porte de la ferme. Les premiers symptômes d'une maladie terrible, qui ne devait plus la quitter, commençaient à se faire sentir. Ses beaux yeux étaient entourés d'un ovale noir, ses joues roses et potelées avaient pâli subitement et ses traits avaient perdu, du jour au lendemain, toute leur finesse et leur beauté incomparable.

Et, ce matin-là, en la voyant ainsi, Noé sentit des frissons passer sur sa chair ; mais il maîtrisa son émotion et, comme d'habitude, il se contenta de rougir en lui envoyant du bout des lèvres son bonjour quotidien.

— Adieu, répondit-elle simplement, en passant son mouchoir sur ses yeux mouillés de larmes, car elle souffrait cruellement, la pauvre enfant.

* * *

Les jours se suivaient rapidement et l'état de la malade ne s'améliorait pas ; au contraire, son adorable corps était décharné et ses yeux, autrefois si brillants, si éclatants de pureté, étaient presque vitrés et n'avaient plus aucune expression. On aurait dit une poitrine attendant avec impatience les feuilles mortes pour s'envoler dans l'éternité.

Un dimanche matin, Noé était venu la voir en lui apportant un gros bouquet de fleurs cueillies dans la forêt, où leurs beaux jours de jeunesse avaient passé si rapidement.

— Ah ! merci, dit-elle, voyant les fleurs, merci d'être venu... Elle se souleva péniblement et prenant le bras du jeune homme, elle le conduisit au milieu du verger.

— Noé, dit-elle alors faiblement, je n'ai plus que quelques jours à vivre, quelques heures peut-être, et je veux t'ouvrir mon cœur avant de m'en aller pour toujours.

— Oh ! ne dis pas cela, ne murmura le jeune homme, en lui posant un baiser sur son front jauni, ne dis pas cela, Julie, car Dieu ne peut pas t'enlever ainsi à la fleur de l'âge, non, c'est impossible, c'est impossible !...

UN TRUC INFAME CONTRE LES BELLES-MÈRES

— Hélas ! Noé, je ne me fais plus d'illusion, aussi j'attends la mort avec courage. Mais avant de quitter cette terre, je voudrais entendre une seule parole de toi, une seule ; avant de m'endormir éternellement, je voudrais voir tomber de tes lèvres ces seuls mots : — Julie, je t'aime. Oui, dis-moi sincèrement si je ne te suis pas indifférente, même dans ma maladie qui a détruit impitoyablement tous mes charmes.

— Oh oui ! je t'aime, exclama Noé, en pressant follement la jeune fille sur son cœur, oui, je t'aime plus que jamais, entends-tu, plus que jamais, et si Dieu a décidé de t'appeler à lui, tu en porteras dans la tombe mon cœur et mon amour.

— Ne parle pas ainsi, Noé, je ne te demande qu'une seule chose : quand je serai là-haut avec les anges, tu iras chaque dimanche, pendant un mois, prier sur mon tombeau, en y déposant quelques fleurs, de ces fleurs de la forêt qui ont vu naître notre amour. Lorsque ce mois sera passé, cherche alors à aimer une autre jeune fille, sinon plus que moi, car je pourrais être jalouse, mais autant ; fais-en ton épouse, et chaque année, au *Jour des morts*, toi, ta femme et tes enfants, vous agenouillerez quelques instants sur la tombe de la pauvre Julie, qui meurt heureuse puisque tu l'aimes.

— Tu me meurtris le cœur, ma bien-aimée, ne me demande pas d'aimer d'autre femme que toi, car, vois-tu, c'est impossible, impossible...

Ils pleurèrent alors ensemble ; ils pleurèrent leur amour chaste, candide ; ils pleurèrent leur heureuse jeunesse qui ne reviendrait jamais plus ; ils pleurèrent leurs illusions éteintes, leurs espérances déçues...

A petits pas, ils reprirent silencieusement le chemin de la ferme, et, avant d'entrer, Julie attira doucement Noé vers elle, tandis que ses lèvres pâles se posaient délicatement sur les joues enflammées du jeune homme. Comme autrefois, il frissonna à ce contact et, tout tremblant, il s'écria :

— C'est mon baiser de fiançailles, Julie ! Je ne te le rends pas, je le garde. Devant Dieu, qui nous voit et nous entend, je jure que tu es ma femme, et que je ne n'en aurai jamais d'autre.



I
Madame Barlose. — Vous ne partez pas maintenant, maman. Vous restez à dîner ?
La mère de madame Barlose. — Je resterais bien. Mais vous avez un jardinier qui fume du si mauvais tabac que je ne puis plus résister.

II
M. Barlose au tramp assis sous la fenêtre. — Tu peux t'en aller maintenant. Voici ton trente sous.

Il s'enfuit à travers le verger, sans retourner la tête, et, pour se reposer de ses émotions, il se dirigea vers le bois où s'étaient écoulés les plus beaux jours de son enfance.

Là, chaque branche, chaque feuille, chaque oiseau lui rappelait un souvenir, et, en parcourant les tortueux sentiers de la forêt, il sentit son cœur saigner de douleur et sa poitrine se serrait horriblement.

Pauvre Julie !... tout était bien fini, il n'y avait plus qu'à attendre le dénouement fatal. Mais pouvait-il survivre à cette catastrophe ? Alors le doux murmure de la rivière coulant entre les grands peupliers de la rive attira son attention. Une envie folle, irrésistible, l'attirait au fond de cette onde silencieuse, où, du moins, il trouverait l'oubli et la tranquillité. Mais non, il ne devait pas mourir encore ; il lui restait un suprême devoir à remplir, celui de fermer les yeux de son adorée.

L'état de Julie devenait de plus en plus grave. Depuis quelques jours, elle ne se levait plus.

Un matin, Noé était venu la consoler. Il était là, le malheureux jeune homme, à son chevet, épiant ses moindres mouvements et caimant ses douleurs par ses baisers et ses caresses. Tout coup, Julie l'attira vers elle et lui dit de sa voix si faible, si faible :

— Noé, mon ami, embrasse ta petite femme, embrasse-la bien fort, car tu ne la reverras plus.

L'ou de douleur, le jeune homme se jeta sur ce corps à moitié froid et, dans un dernier baiser, il lui demanda de vivre encore.

La jeune fille entr'ouvrit ses petites lèvres et, de sa main décharnée, lui envoya son suprême adieu.

Julie était morte, morte dans les bras de celui qu'elle aimait, pure comme les anges blancs qui voltigeaient autour de sa couche funèbre.

Noé erra longtemps dans la campagne, puis il se rendit au cimetière du village. Il s'arrêta à l'endroit où reposait son père, et, après lui avoir adressé une dernière prière, il se dirigea vers la fosse déjà creusée où devaient reposer les restes de Julie.

Il posa ses habits sur la terre fraîchement remuée ; il s'agenouilla au bord de la fosse et, sortant de sa poche un long couteau bien affilé, il entr'ouvrit sa chemise et murmura :

— Adieu, ma mère, adieu, tous ceux que j'ai aimés ; je vais rejoindre au ciel ma Julie adorée...

Il se frappa droit au cœur. Un flot de sang

fumant s'échappa de sa poitrine. Un râle troubla un instant le silence du cimetière, et le jeune homme roula sourdement au fond du trou béant pendant qu'au loin on entendait les chants d'église et le bruit des pas d'une foule nombreuse accompagnant les restes de la jeune fille.

Maintenant ils sont unis dans le même tombeau ; la même terre les recouvre ; les mêmes fleurs poussent pour tous les deux, et, sur la pierre marquant l'endroit où ils reposent pour toujours, on a gravé simplement ces mots : *Noé et Julie*.

Le *Jour des morts*, les jeunes filles du village recouvrent la tombe de fleurs, et souvent elles pleurent sur cette pierre semblant renfermer l'emblème de l'amour pur et chaste.

IL FAUT SAVOIR FAIRE FACE AU MALHEUR

Le soir de l'ouverture de la pêche :
— Eh ! eh ! père Toujoursoif, vous avez l'air un peu... ému.

— J'vas vous dire : j'ai mis ce matin une bouteille de cognac dans mon sac à provisions, et chaque fois que j'ai pris un poisson, j'ai bu une gorgée pour fêter ma capture.

— Vous devez avoir pris une rude friture, alors.
— Oh ! à peine une douzaine ! Mais, j'vas vous dire, chaque fois que j'ai relevé ma ligne, sans prendre de poisson, j'ai bu une gorgée pour me consoler de ma deveine !

PLUS DE DANGER DE S'ÉCHAPPER

M. Parvenu rencontre un vieux camarade de collège et lui demande des nouvelles de son fils.
M. Jaloux. — Il doit avoir près de vingt ans, ton fils Ernest. Qu'est-ce que tu en fais ?

M. Parvenu. — Il est attaché à la banque de Montréal.

M. Jaloux. — Ah ! on les attache, maintenant !

EST-CE LA MÊME CHOSE POUR UN HOMME

Paul. — Qu'est-ce qui pèse le plus lourd, le poisson vivant ou le poisson mort ?

Henri. — Oh ! ce doit être le poisson mort. L'autre jour j'ai vu X... prendre une carpe de six livres et, le lendemain, sa femme racontait qu'elle pesait douze livres



A LA MARÉE BASSE.

LES PRÉLIMINAIRES DE LA VILLEGIATURE



Alfred. — Allons nous encore nous engager pour la saison?
Elise. — Comme vous voudrez.
Alfred. — Mais à une condition; c'est que je ne vous achète pas une nouvelle bague, cette année.

LE CHANT DU CYGNE

Pour toute réponse, le docteur Duval broya d'une étroite folle la main de Georges de Mézeray, le regarda, et sortit.

Le jeune homme comprit, et tomba en sanglotant dans un fauteuil.

Il y avait deux ans que Georges avait épousé la fille du docteur Duval. Peu après, une maladie de poitrine s'était déclarée, et aujourd'hui, après deux ans de désespérances et de luttas, tout était fini !...

Le lendemain soir, sur la demande de Jeanne, dont toutes les fantaisies de malade étaient des ordres, les deux jeunes gens partirent pour le château de Mézeray.

Le dîner venait de finir.

— Ne désirez-vous pas, ma chère Jeanne, voir un coucher de soleil des fenêtres de Mézeray ?

— Oh ! depuis longtemps, répondit la jeune femme avec un sourire mélancolique.

Et, s'enveloppant de sa mantille, elle monta dans sa chambre, suivie de son mari, et vint s'accouder sur le balcon.

A leurs pieds, une immense pelouse étalait sa draperie verte, rayée des sillons brillants d'un ruisseau, et paraissant une monstrueuse table de jeu, zébrée de lingots d'or.

A droite et à gauche, les grands arbres sur lesquels les derniers rayons du soleil couchant scintillaient, glissaient, tombaient, se relevaient, élaboussant les feuilles de leurs éclats rutilants et fauves.

Puis, tout au loin, quelques fermes avec leurs petites cours propres où allait et venait, la fille de ferme, portant à ses bêtes l'herbe verte, qui débordait de son tablier ; ou un moulin faisant entendre son tic tac monotone comme un alexandrin classique, tandis que l'eau jaillissait autour de sa roue en poussière d'argent.

Georges et Jeanne restèrent longtemps abîmés dans leur contemplation ; ils virent peu à peu la brume s'appesantir sur les grands arbres, s'accrocher aux toits, envahir la vallée et, enfin, tout engloutir, tandis que la lune montait, majestueuse, dans le ciel avec son cortège d'étoiles drapées d'argent qui scintillaient autour d'elle.

— Revenons, dit Jeanne, qui tremblait au vent du soir.

— Prenez garde au piano, mignonne, il est à droite.

— Quoi ! vraiment, vous avez un piano ici ? Tant mieux. Savez-vous que ce cadre est vraiment délicieux pour une rêverie de Chopin !

Et Jeanne faisait courir ses mains cillées sur l'ivoire du clavier, qui semblait frissonner au contact de ses doigts, tandis que de grosses larmes perlaient aux cils bruns de M. de Mézeray, qui pensait involontairement :

— Oh ! mon Dieu, peut-être est-ce le chant du Cygne !

Et cependant les petits doigts couraient, agiles et roses, frappant

les touches d'où paraissaient jaillir des gerbes d'harmonie, jusqu'au moment où, épuisée, Jeanne s'affaissa sur le piano, qui poussa un monstrueux gémissement.

Les rayons d'argent de la lune venaient d'entrer dans la chambre et se jouaient en sautillant dans la chevelure brune de madame de Mézeray, tandis qu'un rossignol lançait étourdiment ses trilles sous les arcades sombres du parc.

Les lampes ne jettent plus qu'une lueur rougeâtre donnant aux objets environnants une forme grimaçante et sinistre. Les potiches de la cheminée paraissent autant d'urnes funèbres dont les mille couleurs s'allongent, se rétrécissent, s'effacent, reparassent, dans un infernal flamboiement.

Les grands portraits semblent s'agiter dans leurs cadres d'or bruni, et les rayons blafards de la lune accrochent à leurs lèvres un horrible rictus.

TRADITION DE FAMILLE



Le fort examinant les enfants. — Voyons ; à qui ressemblent-ils ?

Solon. — La belle petite perfection que tu vois-là, qui rit toujours et qui écoute si bien, tient de sa mère. Ce chenapan qui est méchant comme un singe tient de moi, d'après l'information qu'on m'en a donnée.

UN HOMME CHANCEUX



(L'Épave.)

Madame Jeunemarié. — Comment expliques-tu la gaieté de Mario cette année. C'est le plus enjoué de l'hôtel.

Monsieur Jeunemarié. — Tu ne sais pas ? Sa famille est rendue à Cacouna.

Madame Jeunemarié. — Je ne vois pas que...

Monsieur Jeunemarié. — Comment ! Et il n'est obligé d'y aller qu'une fois par mois.

Dans la sinistre indécision de cette clarté lugubre, apparaît nettement, se détachant sur les draperies lointaines, le lit blanc et rose où repose Jeanne.

Son visage, toujours calme et superbe, est d'une pâleur de cire où tranche seulement la ligne violacée des lèvres. Ses cheveux bruns inondent les valenciennes de son oreiller de leurs flots d'ébène, et la profondeur doucement voilée de son regard s'arrête parfois sur son mari, qui sanglote, affaissé au pied du lit.

Tout à coup elle s'agite sur sa couche, et, secouée par le délire de l'agonie :

— Georges !... ce n'est pas la mort, n'est-ce pas ? Dis-moi que ce n'est pas elle !... Oh ! non, tu es un brave, toi, tu te mettras devant mon lit, tu l'arrêterais... elle aurait peur ! Oh ! mets-toi là... plus près encore... pour me défendre...

Et tandis que ses grands yeux noirs se dilatent à déchirer leur orbite, que ses lèvres bordées d'une mousse sanguinolente s'entr'ouvrent pour aspirer la vie une dernière fois, que les râlements de sa poitrine en feu demandent encore un peu d'air vivifiant et frais, la main de Jeanne étreint convulsivement celle de son mari :

— Mon Georges... adieu !... Mon père... Ah !...

Elle tourne une dernière fois les yeux vers celui qui pleure en l'enlaçant follement comme pour retenir cette âme qui s'envole, essaie de sourire, pousse un léger cri, frissonne et retombe pour toujours.

Eperdu, pâle, Georges se retourne, farouche, comme pour empêcher la mort d'accomplir son œuvre.

Il aperçut au fond de la chambre le piano entr'ouvert, éventré d'un sourire satanique dont l'impassibilité grimaçante semblait insulter à sa douleur.

Alors, chancelant, battant l'air de ses bras, il retomba sur le corps de la morte en s'écriant d'une voix terrible :

— Malédiction ! c'était bien le chant du Cygne !

PRENDRE LA DIFFICULTÉ PAR LES PIEDS

Justine. — Je n'aimerais pas à me trouver dans vos souliers !

Henriette. — Parce que vous ne pourriez pas entrer dedans.

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE III

(Suite)

Encore quelques instants, et il allait atteindre la villa... Sans nul doute, il verrait Germaine. Et s'animant à cette espérance, il pressait, pressait toujours de son éperon d'acier les flancs de sa monture.

La campagne était belle : d'un côté la mer, entrevue dans une vapeur lointaine, sous un voile diaphane que déchirait peu à peu le soleil étincellant, de l'autre l'Orient pastoral ; des bouquets d'oliviers, des plantations de maïs, la coupole blanche de quelque vieux tombeau.

Mais Gaston ne s'attardait pas à contempler ce pays tout en vive lumière. Il venait de s'engager dans un étroit *raidillon*, ombragé de jasmins, d'oliviers sauvages, de lentiques, d'aloès. Une petite source vive courait vers la mer en chantant, et la mer la recevait sans s'émuouvoir, toujours calme comme les saphirs, et tissant, de ses vagues ridées, du satin, ce semble, ou de la moire.

La ville mauresque, avec des galeries découpées en ogives, ses cours plantées de myrtes et rafraîchies par des fontaines, apparaissait non loin de là. Le cœur du jeune enseigne palpitait avec violence, et bientôt Gaston fut à l'entrée de la cour principale.

— Germaine ! Germaine ! murmurait-il, vous retrouver ! vous revoir !... C'est mon rêve depuis deux années... Et ce rêve va donc se réaliser... Puis-je y croire ?

Il descendit de cheval, fit vibrer le timbre placé à l'euro péenne sur la porte bâtie sous une arcade et attendit longtemps.

C'est une angoisse, l'attente. Le marquis frémissait d'impatience. De nouveau sa main saisit en tremblant le bouton du timbre, et un coup, aussi timide que son cœur était inquiet de ce silence, résonna dans l'enfilade des galeries.

Encore une attente. Gaston prêtait l'oreille. Il perçut enfin un pas lointain, qui peu à peu s'avavançait. Des doigts osseux firent grincer une clé de fer ouvragé, et la porte tourna lentement sur ses gonds.

Un Arabe à barbe blanche, drapé dans un burnous et suivi d'un lévrier, se tenait debout, immobile, les traits impassibles, attendant les questions du voyageur.

Mais le marquis ne pouvait parler. Quelque chose se brisait en lui. À l'abandon des jardins intérieures, il devinait que le malheur s'était abattu sur la maison mauresque. Tous les stores de l'habitation étaient baissés, les portes closes. La fontaine de la cour égrenait sur les carreaux de faïence son mince filet d'eau, augmentant encore par ses notes mélancoliques la tristesse de l'abandon. Plus de fleurs dans les corbeilles du parterre ; seuls les myrtes poussaient à foison dans l'interstice des pierres en se mêlant à l'absinthe sauvage et au touffes de romarin.

— La famille de Guérande a donc quitté cette villa ? dit enfin Gaston de Trémour d'une voix tremblante.

L'Arabe resta impassible, l'œil grave, passant lentement la main dans sa longue barbe.

Pourquoi s'émuouvoir ? semblait dire ce silence. Tout ce qui arrive, le destin l'a voulu. Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Gaston répéta sa demande d'un accent plein d'anxiété. Alors le vieux Kabyle, qui ne parlait que la langue indigène, fit entendre un son prolongé, auquel répondit un cri

de même nature, et un bel enfant, qui, dans la cour voisine, faisait de la fantasia sur son cheval, apparut aussitôt, le nouveau venu échangea quelques mots en arabe avec son père, puis levant sur le marquis son œil à l'expression caressante, comme celle de tous les beaux yeux d'Orient, il salua selon la mode arabe : un baiser du bout des doigts.

Le jeune Kabyle parlait un français à peu près intelligible, et dans un langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de silences, il apprit au jeune homme que son père était le gardien de la villa que maintenant elle appartenait à un riche Écossais : que prochainement elle serait mise en vente.

La voix émue, il ajouta :

— Le malheur est venu ici. Le maître est mort. La bonne dame aussi. Et la belle demoiselle partie bien loin, bien loin, pour la France... Ne jamais revenir !

Gaston respira. Certes, il était profondément affecté en songeant aux chagrins qui avaient accablé Mlle de Guérande ; mais enfin elle vivait. Il pourrait la revoir, la consoler. Il partira le soir même. Le consul d'Alger saurait, sans doute, lui donner l'adresse de l'orpheline.

Était-elle en Bretagne ? Était-elle à Paris ? Peut lui importait. Son cœur lui disait tout bas qu'il reverrait Germaine.

Mais jusqu'ici son cœur l'avait trompé.

À son grand chagrin, toutes ses démarches pour retrouver Mlle de Guérande étaient demeurées infructueuses. Il était revenu désolé au roseoat. Le matin même, il venait d'écrire une nouvelle lettre au consul d'Alger, une lettre presque découragée... désespérée... L'obstacle, l'absence, la difficulté de se rapprocher de Germaine avaient en quelque sorte sa sympathie. Et, tout à coup, ce nom de Mlle de Guérande était prononcé par mistress Morridge, Margaret connaissait Germaine... Margaret était son amie.

— Mare, Mare, s'écria Gaston, qu'il me tarde de monter sur le pont du *White-Swan*, de recueillir les renseignements désirés... Que les heures qui me séparent de ma visite à miss Mac-Bayle vont me paraître lentes !

Les deux amis se tenaient toujours sur la terrasse.

En cet instant M. Richebrae, suivi de Luce, traversait le parc.

— Mounsiou, dit ce dernier, s'arrêtant soudain, et demeurant à demi caché dans l'ombre d'un massif, mounsiou, regardez donc comme notre zoune morquois est ploumé dans de graves réflexions. Ah ! zé souis content.

— Et pourquoi donc, mon brave Luce ?

L'Italien reprit avec finesse :

— Pourquoi zé souis content ? Mais vous né connaissez donc pas les zounes coeurs ! Ça commence par rêver, rêver... et puis l'amour, il vient après. Et té ! c'est bien sour, mounsiou Gastouin il est en train de coumpousser ouu souberbe roman : et la belle est là, tout près, sour le pétiit navire. Mais vouyez donc la proune de mounsiou lé marquois ? Elle né qu'oitte pas les flouts bleus. Elle flamboie. Elle danle sur le zoli *White-Swan*, comme l'œil dou serpent qui fascine oune gracieuse gazelle.

— C'est vrai, c'est vrai, mon bon Luce, s'écria M. Richebrae, dont le visage s'épanouit de plaisir. Je crois, en vérité, que mon petit-fils va mordre à mes amourees. Vois-tu, je lui ai inculqué de si sages principes ! Pourrait-il demeurer insensible aux charmes et à la fortune de miss Mac-Bayle ? Oui, oui, Luce, tu as raison, il compose un roman, un beau roman. Ses yeux sont toujours dirigés vers le *White-Swan* comme vers un phare d'espérance... Maintenant, ils s'attendrissent ! Sainte mère des anges !

Je puis donc faire préparer mes vêtements de noce, un costume tout à la fois élégant et riche, quelque chose rappelant le faste de l'Orient, sans cependant choquer le bon goût de la correcte Europe... *All right ! all right !* comme dit Margaret, vienne l'autonne, et nous aurons ici la plus belle noce qui ait jamais ébloui la terre de Bretagne !

— *All right ! all right !* reprit Luce en ébauchant un entrechat. Oui, la noce sera belle. Nous conviendrons toutes les musiques de la France, de l'Armorique et de l'Orient : les binious, les floutes, les tambourins, sans oublier la mandoline. Et nous danserons des tarentellas ; et nous boirons dou champagne écumeux et la sartrreuse terminera la fête. Ah ! Mounsiou, vous êtes vraiment ouu heureux moustel ! Tout vous réoussit à souhait... C'est *parfait, parfait !*

Et, mettant une intonation inimitable dans la prononciation de cet adjectif, qui exprimait son entière satisfaction, Luce quitta le massif qui lui servait d'abri, et se dirigea, accompagnant son maître, vers l'écurie où tous deux voulaient admirer l'effet d'une nouvelle selle (style oriental) sur le bai brun de Gaston.

Où le marquis de Trémour était toujours plongé dans sa rêverie : les yeux toujours fixé sur le *White-Swan*, et, tremblant de désir, d'impatience, il songeait :

— Je vais donc connaître enfin le sort de Mlle de Guérande ! Aujourd'hui même j'interrogerai miss Mac-Bayle.

Ayant ainsi décidé, il quitta Mare. Il allait gagner le parc, la grève, lorsque dans la cour sablée il aperçut la marquise. Elle revenait de sa course matinale et quotidienne, et tenait à la main un panier de forme élégante. Il ne la quittait jamais dans ses visites aux pauvres gens, et renfermait dans ses flancs arrondis bien des mystères. Qui dira jamais ce qu'il avait contenu et ce qu'il contiendrait encore de fruits, de confitures, de flacons de vin vieux, de livres, d'images ! car la clientèle de Mme de Trémour était nombreuse à Saint-Michel-en-Grève, à Saint-Eblann, à Plestin. Partout, dans les villages avoisinant Roscoat, on la bénissait.

Elle s'arrêta devant son petit-fils, puis avec un sourire :

— Puisque te voilà, Gaston, nous allons faire ensemble quelques tours dans le parc : il me sera doux de m'appuyer sur mon cher bâton de vieillesse. Je commence à en sentir le besoin... Oui, je te l'assure.

C'était une légère altération à la vérité, car la marquise de Trémour était une charmante vieille, droite, ferme, l'œil brillant sous ses boucles blanches ; mais il est si bon pour une mère de s'appuyer sur son fils !

Et, tendrement, la marquise posa la main sur le bras que lui offrait Gaston.

Quelle est sûre et profonde, bâtie en force, cette tendresse maternelle, dont l'enfant, hélas ! s'occupe souvent bien peu ! Il court le monde, il brave les tempêtes, il caresse des chimères, il oublie !... Mais là-bas, au foyer, la mère songe toujours. Qu'importe l'ingratitude du fils ! La tendresse maternelle est une flamme qui se nourrit d'elle-même. Elle est comme ces forteresses bâties en granit : rien ne peut les détruire, et lorsque l'enfant revient, l'abri est toujours prêt à lui donner asile.

Gaston était un bon fils. Parfois cependant emporté par sa fougue de jeunesse, il avait oublié l'aïeule qui sans cesse pensait à lui. Ses lettres si aimées au Roscoat, se faisaient attendre, s'échelonnaient d'un mois à l'autre, et c'est long, bien long, un mois, quand chaque matin, le cœur palpitant, on guette le courrier qui apportera enfin les lignes désirées.

Devant l'affection de son aïeule, le jeune marin se reprochait toutes ses négligences, et d'une voix qui tremblait :

—Grand'mère, dit-il, vous le savez bien, je vous aime de toute mon âme.

—Oui, répliqua-t-elle, je le sais bien.

Et levant ses yeux clairs sur son petit-fils :

—Eh bien, fit-elle, puisque tu m'exprimes si gentiment ta tendresse, puisque tu me dis cette parole si douce : " Je vous aime ! laissez-moi te raconter un rêve que j'ai fait avec ton grand-père... Tu as déjà bien voyagé, mon cher Gaston. Quel est le point du globe que tu n'aies pas visité ? Ta passion des voyages n'est-elle pas satisfaite ?... Et parfois, lorsque tu réfléchissais durant les heures de quart, ne sentais-tu pas ton cœur vide se gonfler sans raison ? Quand tu quittais tes bruyants amis, sans autres souvenirs que celui des cartes marquées, de la fumée des cigares envolée, ne te disais-tu pas qu'il y a d'autres joies en ce monde que ces réunions éphémères et frivoles ? Quand, aux jours d'humeur sombre... qui n'a ses heures de mélancolie?... oui, quand, aux jours d'humeur sombre, tu restais là, dans la solitude de ta cabine, ne rêvais-tu pas d'une femme au doux visage, dont le dévouement serait sans limite, qui serait toujours prête à recevoir tes secrets, dont le sourire serait le reflet de tes joies, dont les yeux se mouilleraient devant tes larmes, dont les élanx répondraient à tes élanx ? Enfin, Gaston, pour me résumer en un seul mot, l'idée du mariage ne s'est-elle jamais glissée dans ton esprit ?

Crois-moi, il est bon de pouvoir aimer sans être en guerre avec sa confiance, d'aimer avec toute l'ardeur et la dignité de son âme, de trouver sous l'œil de Dieu, tout à la fois le charme et la paix. Et, le mariage, c'est cela, Dieu l'a béni.

Mme de Trémur s'était animée en parlant ainsi : Elle s'arrêta devant le visage altéré du marquis.

—Grand'mère, dit-il, vous avez deviné mes pensées les plus secrètes. Oui, j'ai rêvé bien souvent l'amour, le respect, le dévouement mutuel.

L'aïeule regarda son petit-fils d'un regard radieux, et souriant avec finesse :

—Alors je puis achever le récit de notre rêve. Nous voudrions que ce nid que tu veux bâtir, tu le bâtisses au Roscoat... Le pays est beau. Regarde.

De la main elle montrait le parc ombreux, les jardins fleuris, les falaises embaumées, et la mer, la grande mer, qui battait son plein sur le sable du rivage.

—Où pourrais-tu trouver mieux, Gaston ? ou rencontrerais-tu des amis plus fidèles que ceux dont nous sommes entourés ?... Et là-bas, là-bas, sur ce yacht qui se balance en suivant le flot, je sais un cœur ardent...
Gaston se redressa vivement : puis, interrompant la marquise :

—Eh quoi ! grand'mère, vous songeriez à me donner pour compagne miss Margaret, cette Écossaise fantasque, qui dissipe sa vie comme une prodigue, qui n'aime que les excursions à grand bruit de grelots, le tumulte des fêtes, le fracas des courses ? Aujourd'hui elle est à Nice, demain à Londres, bientôt à Naples : puis en Irlande, en Algérie. Que sais-je ? Rien dans cette cervelle d'oiseau. Elle médite avec son couturier. Elle parie aux courses. Elle pomponne son bichon.

—Tu es sévère pour Margaret, continua gravement Mme de Trémur. Ne la juge pas si vite, Gaston. Je l'étudie attentivement depuis son arrivée à Saint-Michel, et j'ai bien observé, bien noté les moindres nuances de cette nature exaltée, j'en conviens, mais attachante et sincère. Tête légère, mais âme généreuse, toujours prête au dévouement, tou-

jours prête au repentir... Ton grand-père aimerait à mettre dans la tienne la main de miss Mac-Bayle, parce que cette petite main contient une fortune princière ; mais moi, Gaston, sans me laisser toucher par cette considération toute secondaire, à mon sens, je te dis cependant : Mets ta confiance en cette charmante Écossaise, elle est vraiment bonne.

La marquise observait son petit-fils, étonnée de sa froideur. Il n'avait rien vu des charmes de Margaret ; mais comme un juge sévère il avait noté tous les caprices de la folle enfant.

—Oui, je le reconnais, reprit Mme de Trémur, miss Mac-Bayle est loin d'être parfaite. En l'adulant, son père lui a donné une volonté impérieuse. Pauvre petite ! Il manque toujours quelque chose à qui n'eut pas une mère près de son berceau...
—Une mère ! une sainte comme vous, interrompit le jeune enseigne.

Mme de Trémur serra tendrement la main de son petit-fils, et continua :

—Lord Mac-Bayle a cru remplir tous ses devoirs en entourant sa fille d'un luxe princier ; mais au milieu de cette richesse le cœur de Margaret est resté pauvre, bien pauvre. Elle n'a personne à aimer. Son père, ce pêcheur flegmatique, ne s'inquiète guère de sa fille ; il n'a qu'une idée fixe : la capture du saumon... Mistress Morridge est une nullité. Et crois-moi, Gaston, c'est le vide de l'esprit, c'est l'indigence du cœur qui éveillent les caprices. Du jour où Margaret sera tendrement aimée, elle changera... Que je façonnerais volontiers cette riche nature !

Ils étaient arrivés à la lisière du parc. Des pins maritimes se dégageaient une odeur saine et fraîche. Au dessus des branches, le ciel apparaissait très haut, très profond ; un ciel bleu pâle, lacté de légers nuages.

Gaston les regardait d'un air distrait ; son secret était sur ses lèvres ; puis soudain, presque bas :

—Grand'mère ! dit-il, j'aime, j'aime profondément, et tout ce qui n'est pas mon rêve me paraît sans charme.

Alors d'un seul trait, il raconta la soirée du *Jean-Bart*, son retour à la villa des Myrtes, son amère déception, ses vaines démarches, et sa violente émotion en entendant de nouveau prononcer le nom de Germaine.

Mme de Trémur, très-émue, très-surprise écoutait grave et recueillie.

—Comment répliqua-t-elle, lorsque le récit fut terminé, comment, toi que je croyais si réservé, si sérieux, tu as laissé grandir en toi un sentiment profond et peut-être déraisonnable ! Imprudent ! Tu as donné ton cœur à une jeune fille entrevue un soir... Mais connais-tu à fond sa famille, sa position ? M. de Guérande est un joueur, dis-tu ; mais le jeu a ses hasards. On croit monter au sommet, et l'on descend à l'abîme.

Gaston dissimulait, avec peine, une larme sous sa paupière ; ses mains tremblaient légèrement, et, d'une voix ardente :

—Et que m'importe M. de Guérande et ses folies ?... Elles sont passées... Il n'est plus. Mais je sais que sa fille est charmante, je sais qu'elle est angélique, je sais... Ah ! grand'mère, grand'mère, je l'aime... je l'aime de toute la force de mon âme, et depuis si longtemps !

Devant cette exaltation, le regard de la marquise se fit inquiet.

—Mon pauvre enfant, dit-elle, je regrette ton enthousiasme. Ton grand-père eût beaucoup désiré l'alliance des Mac-Bayle. Il éprouvera une cruelle déception. Je ne sais même comment nous lui ferons renoncer à ses projets.

Mme de Trémur connaissait le caractère impérieux de M. Richebrae. Le heurter de

front, c'était se heurter au granit d'une forteresse. Tenter de le prendre par la douceur, c'était lui faire affimer la volonté indomptable l'orgueilleux, qui croit décrocher en cédant.

—Grand'mère, reprit, l'officier de marine d'une voix suppliante, je suis si malheureux loin de Mlle de Guérande ! Vous serez mon alliée, n'est-ce pas ? Vous aimerez Germaine comme vous eussiez aimé miss Mac-Bayle ?

Doucement l'aïeule posa ses lèvres sur le front de Gaston : puis :

—Si ton choix est vraiment noble, mon cher fils, si Mlle de Guérande est telle que tu l'as dépeinte, je t'affectionne trop pour contrarier ton inclination. Promets-moi cependant, avant de prendre une résolution définitive, d'étudier encore miss Mac-Bayle. Pauvre Margaret ! Elle éprouvera une amère déception ; car j'ai compris à certains indices que son cœur si altier s'est ému en ta présence. Tu en trouverais facilement le chemin.

Tu feras durement expier à cette jeune fille ses toilettes excentriques, ses enfantillages, ses caprices... Enfin...

Ils se séparèrent. Mme de Trémur regagna le manoir et le marquis, tout rêveur resta sous les pins, où Marc le rejoignit bientôt.

Par l'intermédiaire de miss Mac-Bayle, il allait enfin retrouver Germaine. Son aïeule ne s'opposerait pas à la réalisation de son rêve. Il était heureux. Il lui semblait que l'horizon s'élargissait encore, et que sa poitrine respirait avec plus de force le grand air qui lui venait du rivage, en passant sur les dunes.

CHAPITRE IV

Le marquis de Trémur allait atteindre le rivage et se disposait à gagner le *White-Swan*, lorsque sur la grève il aperçut miss Margaret. Elle tirait à l'arbalète avec deux nobles cousins, ardemment épris de ses millions et arrivés d'Écosse depuis la veille.

Acceptant l'hospitalité de lord Mac-Bayle, ils avaient élu domicile sur le yacht. L'un d'eux, sir Arthur Mac-Burys, avait le buste court, les épaules carrées, la poitrine large, les cheveux d'un blond Titien et la joue vermillonnée du Nemrod qui, après ses chasses, n'est pas ennemi d'un inoffensif verre de *claret*.

Son chien était un des plus beaux d'Écosse, et il pensait avec raison que les bank-notes de sa cousine aideraient à l'agrandir encore.

L'autre cousin de miss Mac-Bayle, sir Philippe Lyndall, ancien et brillant élève d'Oxford, tournait assez agréablement une élégie à la Moore, ou une ode à la Byron. Il jouait du hautbois ; et, de plus, étant pâle, très pâle excessivement pâle, il comptait sur sa tête penchée et sur son regard plein de mélancolie pour émouvoir le cœur de l'héritière.

Il va sans dire que les deux baronnets étaient rivaux, et que loin de miss Mac-Bayle, ils se regardaient comme se regardent deux limiers qui s'acharnent à une même proie.

En attendant le succès, on tirait à l'arbalète, sous la garde de mistress Morridge, qui, abritée d'un épais voile bleu et à l'ombre d'un rocher, pleurait sur un *Magazine*.

Plus loin, lord Mac-Bayle agitait gravement la bouche artificielle de sa ligne dans le ruisseau de la grève.

L'arrivée de Gaston vint interrompre ces diverses occupations.

En ce moment, le buste légèrement cambré, Margaret tenait des deux mains une arbalète à crosse damasquinée. Dans cette attitude de Diane chasseresse, elle regardait sa flèche enfoncée en plein but ; et devant cette preuve d'adresse, les baronnets applaudissaient à outrance. Mais dès qu'elle aperçut Gaston, miss Mac-Bayle jeta vivement son arme sur

le sable, et s'avança vers le jeune homme la main tendue.

Comment vient la sympathie ? C'est un vieux proverbe que depuis six mille ans on n'a pu résoudre ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'un sentiment très vif était entré dans le cœur de Margaret, dès l'heure où elle avait vu le marquis de Trémur donner ce cordial baiser à sa vieille nourrice. Et cet attrait s'était encore accru (étrangeté du cœur) de la révéle de Gaston.

— Au moins ce fier Breton se disait la riche héritière, ne s'incline pas devant mes millions !... C'est le premier !

Puis dans le village, dans toutes les maisons des pêcheurs, quel éloge on faisait du marquis ! Et depuis huit jours Margaret interrogeait. Elle était, on peut le dire, satisfaite de sa petite enquête, et sûre, maintenant que dans les veines du descendant des Trémur coulait un sang indépendant et généreux s'il en fut, elle laissait glisser son cœur sur la pente.

Mais Gaston tout à son rêve, ne vit ni l'œil brillant de la jeune fille, ni son délicieux sourire ; et après une courte, une insignifiante causerie :

— Miss, dit-il d'un air indifférent, car il voulait dissimuler sa propre émotion, ce matin même, je vous ai entendue prononcer un nom qui m'a rappelé de lointains souvenirs : celui que Mlle de Guérande. Vous connaissez donc cette jeune fille ?

— Si je connais Germaine ! répondit vivement Margaret : une sœur pour moi ; mon amie la plus chère... C'est une perle ; c'est l'âme la plus exquise que le ciel ait créée... Mais, je le vois, vous ignorez son étrange histoire...

— Oh ! *yes*, interrompit Barbara Morridge, je vois vos ignorer sa beautiful conduct. Sa histoire, indeed, était une roman très intéressant... J'ai versé pour elle très bôcoup de larmes... Oh ! sir, il avait eut une mensonge de dire tout le monde être stouipide.

— Oui, Morridge, fit en souriant Margaret, oui, pauvre âme sensible, avez-vous assez pleuré ?

Et, redevenant sérieuse en s'adressant à Gaston :

— Je ne saurais vous dire de quelle délicatesse Germaine à fait preuve à la mort de Mme de Guérande, qui était ma tante, la sœur de ma mère... Je suis à moitié Française, vous voyez, et catholique comme ma chère Germaine. Oh ! Monsieur, mon amie à été admirable de droiture, de désintéressement. Si vous saviez avec quelle grandeur d'âme elle abandonna une magnifique fortune qui, disait-elle, ne lui appartenait pas ! Et moi, hélas ! j'ai dû en hériter. J'ai eu beau me révolter, refuser... Que pouvais-je contre la volonté de Germaine ? D'ailleurs, je suis mineure, et mes désirs, paraît-il ne sont d'aucun poids, mais plus tard... oui, plus tard je me dédomagerai.

En ce moment les baronnets ayant consolidé la cible, se rapprochèrent de l'Écossaise. Tous deux se précipitèrent vers l'arbalète délaissée sur le sable, et Philippe Lyndall, plus prompt que sir Arthur, la tendit à Margaret.

— Merci, dit-elle, j'ai fini de tirer pour aujourd'hui. Allez donc, tous deux, rejoindre mon père. L'histoire que je vais raconter est longue, vous la savez par cœur, elle ne vous intéressera plus.

Et, leur faisant un geste de la main :

— Bonne pêche !... A tantôt !

Les baronnets, furieux, s'empressèrent pourtant près de lord Mac-Bayle et se mirent à écouter en silence, mais avec de grands gestes admiratifs, le récit de la capture d'un saumon gigantesque pris au dernier printemps dans les eaux de Tweed.

La conversation du pêcheur sentait le marécage. Jamais elle n'avait eu d'autre thème que les roseaux, les rivières, les moucheons, les saumons et les truites ; mais il y a dans toutes les paroles d'un millionnaire un si puissant attrait, elles grisent si délicieusement certaines âmes cupides, que le deux baronnets écoutaient, en souriant, l'épisode si connu de la prodigieuse capture.

Le vieil écossais, oubliant sa raideur britannique, s'abandonnait à un laisser aller plein d'expansion. Il imitait, de ses bras arrondis, la ligne qui se courbe, et simulait de ses joues gonflées, le bruit du moulinet qui tourne.

Il avait enfourché son coursier favori ; et, prenant en groupe ses deux auditeurs, il les entraîna sur les rives de tous les cours d'eau de France et d'Écosse.

Tandis qu'il discourait, Margaret montra à Gaston et à Mare, qui venait de rejoindre son ami, un rocher tapissé de lichen :

— Asseyons-nous là, dit-elle, car l'histoire de Germaine sera longue. Que de fois l'ai-je entendue redire par le bon docteur Gauthier, votre oncle, paraît-il, monsieur Mare, et par Germaine elle-même ! Jamais je ne me lassais de les écouter. Il me semblait que je revivais ainsi la vie de mon amie, que je ressentais toutes ses impressions.

Et soudain la voix de l'Écossaise prit une expression émue, vibrante par instants ; puis, en quelques mots profondément sentis, elle raconta à son sympathique auditoire le récit qui va suivre. Nous parlerons cependant pour Margaret, notre privilège de conteur nous permettant, mieux encore qu'à miss Mac-Bayle, de pénétrer au fond des âmes et d'en décrire toutes les sensations, toutes les joies, toutes les douleurs.

Que de phases différentes marquent parfois une seule existence ! Pour les uns, un printemps commence la vie, un hiver l'achève ; d'autres, au contraire, trouvent en naissant des larmes, et disparaissent entourés de sourires.

Germaine n'avait pas échappé à cette loi des contrastes. Pour elle, les larmes commencent la vie. La pauvreté et l'humilité se présentèrent à son chevet dès qu'elle eut posé le front sur le petit oreiller de son berceau d'osier. C'était dans une pauvre mansarde parisienne ; un logis misérable où tout était vile, démeublé.

Un jour, l'enfant s'agitait dans sa couchette, elle pleurait. A son appel, une femme aux traits altérés l'enveloppa d'un vieux châle et commença une de ces interminables promenades où les mères usent leurs forces et leur vie.

Elle marchait à pas légers, la pauvre Sûzel, la pauvre mère de Germaine ; elle marchait en chantant, de sa voix pleine de larmes, une plaintive mélodie. Elle chantait et ses yeux se portaient, avec désespoir, tantôt sur la nudité de la mansarde, tantôt sur un lit demeuré dans l'ombre ; et sur ce lit gémissait un blessé, Hans Hermel, le père de Germaine.

L'enfant, un moment apaisée, recommença ses vagissements ; et Sûzel, essuyant ses yeux du revers de sa main, reprit avec courage sa monotone plainte.

Le vent faisait rage au dehors ; la neige tombait à flocons pressés.

— La neige ! qu'elle est froide dans ce Paris, pensait l'Alsacienne ; c'est comme un manteau de glace.

Et, pressant plus fortement sa fille contre sa poitrine, elle réchauffait de sa chaleur le petit être frissonnant.

— Là-bas, à la ferme de Rûsenthal, personne n'a froid, disait encore la berceuse, comme se parlant en rêve. Tous sont réunis

à la veillée. On rit, on chante... Le poêle ronfle. Que sa chaleur doit-être douce et bonne !

Dors, ma chérie, dors, mon trésor, mon amour.

Semblables à des jonchées de feuilles mortes, tous ses souvenirs se levaient à cette brise d'hiver et rendaient plus amère encore la tristesse du présent.

Elle revoyait son village avec ses tilleuls en fleurs, ses charmilles de houblon au vert feuillage. Puis la ferme, la grande ferme où les meubles de chêne luisaient comme des miroirs. Puis encore le travail des moissons : les vastes plaines couvertes de blé mûr cu gaiement en chantant, on maniait les faucilles. Le soir, sur la table le couvert était mis, et la maîtresse du logis donnait toujours à la petite servante sa bonne part de potage fumant. Sûzel était heureuse. Tous l'aimaient à la ferme. Oui, il faisait bon là-bas, tandis que dans la mansarde parisienne plus un rayon de soleil, jamais, jamais !

La berceuse frissonna et continua son rêve en le rythmant de sa chanson.

Le temps avait passé au Rûsenthal ; Sûzel allait avoir vingt ans. Son visage était charmant sous le large nœud alsacien. Hans Hermel le lui dit un jour, à la kermesse du village. Sûzel rougit, regarda Hans ; leurs deux mains tremblèrent ; et, l'année suivante, toute la noce valsait dans la prairie de Rûsenthal.

(A suivre)

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle
— 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FOURMAYON, JULES CANTON, 19 RUE SUFFRELOT.
Sommaire du No 31. Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Sarnie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hotel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde Littéraires*: M. Fagnou à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hotel de ville, cours de Menard, par M. Vel. — Académie de Maçon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 30^{me} séance du salon, par M. Eugène Ledrain. — Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.

DYSPEPSINE

LE
GRAND REMEDE AMERICAIN

POUR LA

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

AINSI QUE

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS
TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des
Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

LE MUSEE DES FAMILLES. *Cinq années*, paraissant deux fois par mois, publiés dans son No. du 1er Juillet 1891: *Les dix docteurs de l'an Rêve*, par Sixte Debonne. *Les guides du mois*, par Willy. *En faction*, par A. Mercklein. *Un Libaire en l'air*, par Ad. Julien. *Le Page*, par L. Desquillebois. *Pour deux Papis*, par G. Bernier. *Sans loi*, par Louise Mussat. *Déjà*, par Victor Hugo (extraits). *Le drapeau*, par E. Contrastein. *Moscou*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS J. Wagner, Albert Guillaume, A. Mauchel, E. Mouchol, E. Farade, A. Clement, Gaillard, etc., et d'après de vieilles estampes.

PREMIER ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris

AVEZ-VOUS BESOIN
D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGENES

LE plus économique en même
temps que le plus efficace toni-
que stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour
préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE
TETE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme
étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre
les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent
pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en
étant un puissant purgatif, pouvant être administré
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de
ces substances délétères qui pourraient les rendre pré-
judiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des
journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,
218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin
et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.
Fondé en 1861. - Correspondance littéraire Notes and Queries
Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents
inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce,
etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. - Sommaire de la 973e
livraison (25 juillet
1891). TEXTE: Une poursuite, par Mme de Nanteuil.
A la ferme, par Mme J. Colomb. Les distributeurs auto-
matiques d'eau chaude, par Daniel Bellet. Les Jumeaux
de la Bonzaque, par H. Meyer. L'École d'application de
l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. Chaque
numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de A. Paris, Hildebrand, Tofani, etc.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-
Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le
contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.
Les médecins de la campagne, les institutions publiques,
les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures,
aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les
Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour
mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Montréal, 27 mars 1882.
Après avoir pris connaissance de la compo-
sition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je
crois de mon devoir de le recommander
comme un excellent remède contre les affec-
tions des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour,
avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce
qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les
journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,450 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché,
toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes
Annonces d'encre, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.